



FLORE VASSEUR

CE QU'IL
RESTE
DE NOS
RÊVES

ÉQUATEURS

CE QU'IL RESTE
DE NOS RÊVES

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Une fille dans la ville, New York, Paris, Kaboul, etc., roman,
2006 ; Le livre de poche, 2008.

Comment j'ai liquidé le siècle, roman, 2010 ; J'ai lu, 2012.

En bande organisée, roman, 2013 ; J'ai lu, 2015.

Flore Vasseur

CE QU'IL RESTE
DE NOS RÊVES

ÉQUATEURS

Photo de couverture : © Ben Wikler.

ISBN 978-2-84990-522-7.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2019.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.equateurs.fr

À mes athlètes de parents.

« Quand tu prendras soin de ton cerveau aussi bien que tu prends soin de tes cheveux le monde ira beaucoup mieux. »

Malcom X.

« Le devoir de cette génération sera d'abattre la corruption. »

Kurt Cobain.

« Nous avons grandi maintenant. Reste à savoir ce que cela veut dire. »

Aaron Swartz.

PREMIÈRE PARTIE

Suicide ou suicidé ?

Insomnie - 10 janvier 2013

26 ans

Le jour, une armée de graphistes, consultants, comédiens et yogis triment à Manhattan. À minuit, ils fuient l'île enchantée par wagons entiers.

Les promoteurs immobiliers leur ont déroulé le tapis rouge dans les tréfonds de Brooklyn jusqu'à Crown Heights. Leur immeuble dortoir a poussé comme une ver-rue de verre et d'acier avec studios meublés à dix stations de métro et deux mille cinq cents dollars par mois. Au Plex, nul besoin de s'inventer un intérieur, de négocier avec les propriétaires et les cafards. Après leurs quatorze heures de labeur, les « résidents » peuvent se détendre dans « l'espace communautaire », autour du billard ou de la large table en bois, vieillie à dessein, entourée de fauteuils club tannés par le temps. Récupérés à l'association de quartier contre l'illettrisme, les livres servent de trompe-l'œil à des imprimantes prêtes à broyer du noir. Le soir, le café se transforme en bar à bières bio. Au pied des miroirs de la salle de sport, les tapis de course désespèrent d'être foulés. Au Plex, la spontanéité se programme. Personne ne vient. Les hipsters font la mode, s'accommodent de la misère, du crack, des bordels. Fuyant les champs de tir, ils ne dépassent pas Park Slope. Un peu plus à l'est, Crown Heights pulvérise le mythe du melting-pot. Les bulldozers

de la gentrification y font demi-tour. Le quartier ne s'est jamais remis des émeutes de 1991 : pour un feu rouge grillé, un enfant tué, un étudiant supplicié, cent quatre-vingt-dix blessés. Depuis, antisémitisme et racisme se disputent une bande de bitume, une maison aux lattes de bois bouffées par les vers. Les businessmen ont distribué des chèques, cru acheter la réconciliation. Écoles, ambulances, pompes funèbres... Jamaïcains et Juifs voient tout en double. De crainte de se toucher.

Aaron Swartz et sa fiancée, Taren Stinebrickner-Kaufman, figurent parmi les premiers locataires du Plex. Être en avance sur tout, ne jamais négocier sur rien, cela suffit à leur drame.

Quatre heures quarante-huit : au pied de l'immeuble, les camions entament leur bal devant la gueule des quais de déchargement. Il faut nourrir la bête, déposer la came, le foutu sucre, agent de la domestication. Associate, le supermarché du quartier, ouvre ses portes à sept heures. Un nouveau tag a fleuri sur le mur du parking, devant leurs fenêtres :

I FEEL YOUR PAIN.

Je ressens ta douleur.

Gorge sèche, bouche acide, Aaron tourne le dos à Taren, guerrière au repos, et place l'oreiller sur sa tête. Vivre en banlieue, à la lisière de l'action, reste une humiliation. Un retour à la case prison avant l'heure. Femmes, villes, familles, illusions : Aaron a un compte à régler. Triomphe de la niaiserie arrogante, New York précipite la défaite. À trop rester, on crève.

Moins d'un siècle auparavant, ses aïeux ont posé pied sur cette terre. Accrochés à une main, leurs enfants. Dans l'autre, une valise avec stigmates et talismans de leur vie d'avant, l'Europe centrale, les textes sacrés... Au fond du cœur deux mille ans de persécutions, autant d'errance. Chassés pour toujours, élus à jamais, incompris par-delà le ghetto, ils se sont taillé des routes de self-made-men. Ils ont traversé le pays, posé leurs malles. Ils ont bâti une communauté, des fortunes. Ils ont partagé leurs richesses, cru en leurs chances, accompli leur devoir d'immigrés. Ils sont devenus citoyens. Américains. Ils ont refilé à leur descendance une dépression millénaire, moteur de leur idéalisme. En vingt-six années pied au plancher, Aaron a sublimé sa lignée. À Crown Heights, nul quai du départ. Il écrit l'épilogue du roman familial. Taren se retourne dans son sommeil. S'il fait le mort, peut-être la vie reviendra-t-elle le chercher ?

Le prévenu - 10 janvier 2013

26 ans

Aaron s'enroule dans la couette. Il est cinq heures vingt-sept et, dans son ventre, les angoisses jouent au coupe-coupe. Les activistes de l'Internet libre l'adulent et l'attendent. La nuit, les mots le harcèlent. En six semaines, il n'a pas écrit une ligne, de code ou de texte. La détresse étreint sa gorge et le tient en laisse. L'idée de devoir poser pied à terre, de reprendre ce combat absurde, lui donne le vertige. Il est le Joseph de Kafka. Comme une sorcière, la procureure Carmen Ortiz, hurle son inculpation :

« Être étudiant au MIT n'autorise pas à ne pas respecter la loi. Voler, c'est voler ! Que vous utilisiez un pied de biche ou une commande d'ordinateur, que vous preniez des documents, des données ou des dollars. C'est préjudiciable à la victime de façon indifférenciée, que vous ayez vendu ce que vous avez pris ou que vous l'ayez donné. »

Portoricaine élevée à East Harlem, Carmen Ortiz a financé ses études de droit en travaillant soirs et week-ends dans la boutique de souvenirs de ses parents. Avocate, elle a excellé à couper les têtes des cols blancs et enseigné à Harvard. Nommée par Obama en 2009, elle fut la première femme hispanique à atteindre le grade de procureure du district du Massachusetts. Migrante de la deu-

xième génération, elle défend ce pays auquel elle doit tout, sa mère patrie. Tassée et intraitable, elle exècre ce qu'Aaron représente, la désobéissance, la jeunesse, Internet. Une certaine beauté.

Il agrippe la ouate synthétique de son oreiller. Il pourrait l'avaler, s'étouffer avec. Surtout quand il imagine Carmen Ortiz ouvrant son dossier et se délecter des quatorze mille neuf cents pages, cent quatre-vingt-treize photos et dix-sept vidéos archivées depuis cinq ans. Depuis son apparition dans le radar du FBI. Avec un tel dossier, elle peut réécrire l'histoire à sa guise.

D'abord une obsession : quels sont les liens du prévenu avec Julian Assange, bête noire d'Hillary Clinton alors ministre des Affaires étrangères ? En 2010, Aaron Swartz n'a-t-il pas fait quelques dons, un bon cinquante dollars, à WikiLeaks ? N'a-t-il pas développé une technologie similaire à la plate-forme de l'ennemi public numéro un, une boîte à lettres sécurisée et anonyme pour journalistes et lanceurs d'alerte ? D'ailleurs, le prévenu l'a donnée. Donnée ! N'est-ce pas la preuve de la subversion ?

Ortiz se repaît : et si Aaron Swartz était l'un de ces garçons cachés derrière un masque sur les vidéos glaçantes d'Anonymous ? Ou appartient-il à LulzSec ? Le collectif éphémère de hackers a mis la main sur Stuxnet, le virus informatique qui a enrayé les centrales nucléaires iraniennes. Mais pour qui roule Aaron Swartz ? Ne pas savoir la rend folle. Dangereuse.

D'ailleurs, pour commettre son « crime », soit le téléchargement de millions – diable, de millions ! – de publications scientifiques appartenant – « appartenant », monsieur Swartz – à l'éditeur JSTOR, et ce, sur des serveurs en

accès libre – oublions cela – au Massachusetts Institute of Technology – le si stratégique MIT – il a utilisé un ordinateur de la marque Acer. N'est-ce pas le signe qu'il espionnait les laboratoires du campus au profit du gouvernement chinois ? D'ailleurs, qu'a dit le prévenu pour sa défense ? Il voulait faire progresser l'humanité en libérant la connaissance ! La belle affaire ! Mais qu'est-ce donc que cette intention-là ? Un codeur de ce niveau résisterait à sa puissance et ne l'utiliserait pas pour nuire ? Un *white hat*, un chevalier blanc ? Et puis quoi encore ? Et elle, on l'appelle la Fée Clochette peut-être ?

Carmen Ortiz résume : en matière de criminalité informatique, il n'y a pas de petit délit. Juste des apprentissages. Circonstance aggravante : le prévenu a des idées étranges (le partage, la gratuité). Il consomme peu, ne se conforme à rien, efface ses traces. Déguisés en activistes, des agents l'ont repéré à Zuccotti Park aux premières heures d'Occupy Wall Street, en septembre 2011. Un anti-capitaliste ne peut être un « vrai » Américain. Encore un anarchiste, se targue Ortiz. Il faut se méfier. Armée d'ordinateurs, cette jeunesse est insaisissable. Et qu'est-ce donc que *Survival Kit*, son nouveau projet qu'il développe dans un bureau d'Union Square, en plein New York ? Une application pour organiser la rébellion ? Le dirigeant de la société informatique qui l'accueille en ses murs n'est pas net : il le paie sans savoir ce qu'il fabrique et partage ses profits. Un communiste sans doute. C'est ça, un coup du Kremlin ! D'ailleurs, Aaron intervient un peu trop sur RT, la chaîne d'information russe diffusée en anglais. Il les nargue avec ses allusions à l'arsenal de surveillance de masse de la NSA, ou cette histoire d'assassinats ciblés, la prétendue *kill list* d'Obama. Et puis, avec ceux qu'il connaît et ce qu'il sait, il pourrait compromettre n'importe qui.

Surtout depuis que Demand Progress, sa plate-forme de mobilisation citoyenne, « parle » à sept millions d'internautes convaincus de la férocité du gouvernement contre le dernier espace de liberté, Internet.

Mais tout va bien. Carmen Ortiz est là. De sa main potelée, elle a saisi Aaron à la gorge. Elle peut l'étrangler à sa guise : aux États-Unis, royaume de la procédure, l'abus est en tout, la loi partout. Procureure, elle détient le droit de vie ou de mort et manie le Code pénal comme un P22. L'innocence se négocie. Quatre-vingt-quatorze pour cent des procès n'ont jamais lieu. La procédure du *plea bargain*, de négociation de peine, désengorge les tribunaux, s'amuse de la vérité et profite aux riches. S'ils sont criminels, ils protègent leurs secrets. Innocents, ils préservent leur réputation. Avocats, ils visent le pactole. Les peines sont des cotations, des mises à prix qui s'arrachent dans le huis clos du bureau du procureur contre des aveux, un compromis sur l'histoire. Un juge valide la décision : une formalité. La justice n'est que promesse de rendement mirifique pour les prisons privées. Depuis les années quatre-vingt-dix, elles surfent sur l'explosion de la criminalité, favorisent des lois de plus en plus dures sur la récidive et coffrent les enfants.

Aaron a pourtant ses entrées à Washington. Coqueluche des progressistes, il a souvent élaboré leur stratégie, leur « présence », en ligne. Coincés, ils ne viendront pas l'aider. L'argent détermine le vote, leur élection même atteste leur corruption. Il leur faut rester cachés, se méfier des procureurs comme de la peste. La moindre enquête les enverrait au trou. Achetés, ils ferment les yeux sur la mère de toutes les pertes : la justice.

Tout est là. Carmen Ortiz peut réserver un traitement de terroriste à Aaron. Non parce qu'il a volé des cartes bleues, bloqué des sites gouvernementaux ou subtilisé des informations confidentielles. Il fait, il est le lien entre politique et code, entre activisme et technologie. Il pense qu'Internet peut lever les foules et donner aux citoyens leur toute-puissance. Il peut, il l'a déjà, programmée. À travers Aaron, une intelligence est à l'œuvre. En lui, un contre-pouvoir pourrait s'incarner, se révéler. Il faut arrêter Aaron. Au mieux, le gouvernement se débarrassera d'un agent provocateur. Au pire, son itinéraire fera jurisprudence et la désobéissance sur Internet deviendra un crime. Même s'il n'a rien fait. Surtout s'il n'a rien fait.

Ortiz a tout pour elle, même un antibiotique à large spectre pour exterminer le moindre virus : le *Computer Fraud and Abuse Act* permet de criminaliser tout internaute à partir du moment où il existe, c'est-à-dire où il clique. Aaron Swartz paiera pour tous les autres.

Peu importe qu'il n'ait commis aucun dommage, rendu sa prise, rien abîmé ni même détourné. Peu importe que la victime, l'éditeur, ait retiré sa plainte après qu'Aaron lui eut versé plusieurs dizaines de milliers de dollars pour dommages supposés. Peu importe qu'il ne se serve jamais des sept millions d'abonnés à sa plate-forme Internet pour évoquer son procès, les descentes du FBI, les fouilles au corps. Le président Obama a chargé Carmen Ortiz de défendre son pays. Le *Boston Globe* lui a décerné le prix de la personnalité de l'année. Zélée, à cinquante-cinq ans elle caresse l'idée de devenir gouverneure. Elle attaque Aaron au nom de la nation, *The United States versus Aaron Swartz*. Elle veut briser sa trajectoire de comète, clouer à son tableau de chasse le très joli papillon. Il relèvera du

trophée propre à attirer les faveurs du Parti démocrate en vue des élections. Lépidoptérophile, elle a punaisé une aile. Problème : coriace, Aaron bouge encore.

Le souffle court, il considère ses options. Deux jours plus tôt, Carmen Ortiz a refusé sa proposition de commutation de peine de prison en amende. Elle a brandi la menace d'une sentence : trente-cinq ans d'enfermement et une amende d'un million de dollars. Elle en a appelé à sa « raison » : des aveux contre six mois de détention et la suppression de ses droits civiques jusqu'à la tombe. Aaron entendait réformer le système politique, sa structure même. Il se rêvait congressiste, président peut-être. Il voulait toucher au code source de la politique, mettre à jour la Constitution. La « libérer ». Il doit reconnaître un crime qu'il n'a pas commis, vivre l'enfer carcéral, renoncer à tout mandat. Avouer, c'est mourir trois fois. Avouer, c'est se désavouer.

L'enfermement, même en quartier VIP, dans les établissements avec *room service* pour banquiers et crapules de la haute, le terrifie. Il sait la promiscuité, les douches et les viols. Il connaît la scène d'ouverture de *La Chute du faucon noir*. Ce n'est pas la prison mais l'idée de ce qui l'attend : l'enfer sur terre. La mort lui fait moins peur. La colère le tient. L'amour n'y peut rien. Du bout des lèvres, ses proches ont évoqué un plan de fuite vers les pays exempts de convention d'extradition avec les États-Unis. Aaron refuse de se dérober. Il entend prouver son bon droit, laver son honneur. Que justice soit rendue. Il s'accroche à la certitude d'être né du bon côté de l'histoire. Rejetant le huis clos, il veut aller au procès, dans quatre mois. Un abysse.

D'ici là, il doit renouveler le bail, se marier ou pas, préparer un procès qu'il ne gagnera qu'en impliquant les siens. Les siens ? À force, leurs e-mails et appels sont devenus humiliations. Millionnaire à dix-neuf ans, Aaron avait acquis les moyens de ses engagements. Deux ans de procédure et de négociation l'ont ruiné. En lui donnant l'illusion de sa liberté, sa fortune précoce a altéré son jugement. Elle fait celle de ses avocats. Il est bientôt à sec. Ils vont le lâcher. C'est ce qu'Ortiz voulait, l'épuiser. Né pour planer, il s'est toujours méfié des médailles et des comptes en banque, vestiges d'une matérialité qui le ralentit. Contrats, dépositions et notes d'honoraires l'enterrent vivant. Il est devenu riche par accident, pauvre par destin, seul par lassitude. La prison signifie des supplices, l'éviter, la honte. Ses combats n'auront plus jamais le moindre sens. Toute sa vie, il s'est battu pour ses idées, l'intérêt général. Le bon côté de l'histoire ? S'il entend vivre, Aaron est condamné à quémander de l'aide, à mendier. Un million de dollars au minimum. Plutôt crever. Qu'ils viennent le tuer, finir le boulot. Il a consacré sa vie à la liberté. Cesser de la défendre ressemble à la mort.

Nécrologie - 11 janvier 2013

L'idole n'a jamais imaginé que l'enfant partirait avant lui.

Le 11 janvier 2013, Tim Berners-Lee, le créateur du Web, l'homme sans lequel rien ne serait arrivé, écrit sur Twitter, oiseau de mauvais augure :

« Aaron est mort.
Vagabonds du monde,
un sage avisé a disparu.
Hackers de la bonne cause,
l'un des nôtres est tombé.
Parents, nous avons perdu un enfant.
Tous, pleurons. »

En quelques minutes, la Toile se drape de noir, bruisant de mille théories. Aaron a été retrouvé pendu dans la chambre de son appartement à Crown Heights. À vingt-six ans. Suicide ou suicidé ? Anonymous fait sauter les serveurs du ministère de la Justice. Le collectif de hackers prend le contrôle des sites du MIT et bloque leur page d'accueil d'un écran noir barré :

IN MEMORIAM AARON SWARTZ.

*Que le gouvernement ait contribué ou non à sa mort, le
procès intenté à monsieur Swartz est un échec grotesque,
l'ombre distordue et perverse d'une justice pour laquelle
il s'est battu à en mourir.*

Le torrent de larmes et de rage atteint les *networks* américains. Le Web s'arrête, les journalistes se penchent. Il était inconnu du grand public, mais sa disparition fait la une. Ils choisissent l'un de ses plus beaux portraits, saisi quelques mois plus tôt. On dirait le petit frère de Vikash Dhorasoo, le footballeur intello. Ils titrent : « Mort de l'ange de l'Internet ».

Le président du MIT reçoit une menace d'assassinat par téléphone. Des activistes entourent le domicile de Carmen Ortiz de pancartes *Wanted* et sonnent à sa porte en pleine nuit. Un hacker prend le contrôle de son téléphone. Un autre publie sur Internet les codes de sa carte bleue. WikiLeaks lance une pétition qui appelle à sa démission. Son mari prend sa défense en attaquant les parents du disparu. Twitter lui tombe dessus. La procureure se fend d'un communiqué :

« Notre mission vise à protéger l'utilisation des ordinateurs et de l'Internet par le respect de la loi. Nous faisons notre possible pour remplir chaque jour notre mission. »

L'Amérique s'offusque, plaide l'erreur tragique, le vice de forme. Au bout de la corde, Aaron peut accéder à la notoriété. Il n'est plus qu'une histoire à raconter. Sans danger. Vivant, Aaron crevait seul. Pendu, le monde veut le ressusciter. Moi aussi.

Facebook crache la nouvelle en haut de mon fil, au-dessus des photos d'enfants syriens sous les bombes,

de baleines échouées. Des adolescents sont recueillis devant des bougies ; une ambulance à New York attend au pied du Plex ; un brancard emporte un corps enveloppé dans un *body bag* noir et scellé. Ces attendus de la catastrophe me rappellent le 11-Septembre. Un précédent effondrement. Sur la Toile, il y a Aaron d'un côté, Facebook de l'autre. Jamais les deux ensemble. Le jour de sa mort, le réseau social le capture sur son mur. Facebook a gagné.

Il me suggère des sites d'information russes ou de m'occuper de ma retraite. Il sait que je frise le complo-tisme, que j'approche de l'âge où on commence à compter les points et penser à la fin. Flattant ma paranoïa, il m'enferme dans mes croyances, me conforte, au chaud, dans ma chambre d'écho. Son algorithme avale tout, aspire photos et idées, dilue mes chagrins. Il me vante une vie parfaite, justifie ma peur. À chaque seconde, il progresse, capte mes angoisses et rêves secrets. Il recense mes *likes*, archive ce que j'efface, me cartographie et extrapole. Il saisit ce que je vais désirer, à quelle couleur ou à quel mot mon cerveau va s'activer. Il me dit qui lire, voir, aimer. Il grignote ma volonté. Il me tend sa chimie, un shoot de dopamine qui me calme quelques secondes et me formate à son gré. Il est ma came et me vend. À partir de mes pensées, de mes connexions, il établit des liens, déduit une rentabilité potentielle. Reconnaisant, il me félicite : grâce à mes « contributions », je suis à 2,7 degrés de séparation du pape ou d'un djihadiste. La peur de n'appartenir à rien nous lie à jamais. L'algorithme de Facebook, nouvelle main invisible, régule rage et consommation, élections et émotions. Chaque jour, il peaufine son travail de sape. Dans un dernier sursaut, je prétends être libre et m'éloigne.

Je m'ennuie et reviens pour me perdre. Je me vautre dans les *fake news*. Il sait me trouver, veut me soumettre, s'acharne jusqu'à ce que j'abdique et consulte mon téléphone cent cinquante fois par jour. Ma capacité de concentration s'effondre à trois minutes quarante-sept. Je n'ai plus que dix secondes pour exprimer une idée avant que mon cerveau ne décroche. Le code m'actionne et me condamne. Il vote pour moi. Il est l'air du temps. Aaron Swartz aussi.

Sa disparition révèle un destin, une époque et notre tragédie. Il a su lire à trois ans, programmer à huit. À quatorze ans, il a posé ses mains minuscules sur le code source du Web. Il a abandonné l'école pour travailler avec son inventeur, Tim Berners-Lee. Il a partagé ses recettes, ses partitions. Il a cru en sa bonne étoile, en son temps. À dix-neuf ans, une de ses créations l'a rendu frêle millionnaire. À l'abri, il s'est méfié peu à peu de son seul pays, Internet. Il a tenté de nous alerter : derrière le miroir aux alouettes se joue une bataille de tranchées pour ce qu'il reste de la liberté, de notre capacité à penser. L'économie de marché a massacré relations, nature et air libre. Nos cerveaux sont les derniers territoires à brûler. Le silence des algorithmes remplace peu à peu le bruit des bottes. Il les installe.

Les autorités américaines guettaient le moindre faux pas d'Aaron. Elles ont joué avec ses nerfs fragiles, sa trajectoire hors norme, son idéalisme. Elles ont dressé son profil, passé ses données et idées au crible des logiciels prédictifs, nouvelle arme de la Silicon Valley et de sa meilleure cliente, la NSA, pour surveiller les populations. Aaron, sa vie, ce qu'il a écrit sur son blog et évoqué dans

des conférences depuis 2002, depuis qu'il code, toutes ses traces et ses choix, ses commentaires sur des films, ses lectures ont été mis en équation. L'algorithme en a déduit une tendance. Un potentiel de nuisance. De dissidence. Aaron ne ressemblait à rien de connu. Et c'est bien ce qui les paniquait.

À l'époque, Julian Assange, Bradley Manning, hackers et lanceurs d'alerte, ridiculisaient les citadelles, gouvernements comme multinationales. Aaron se fichait de révéler leurs secrets pour les affaiblir. Esthète de l'intérêt général, il misait sur « la sagesse des foules », le désir inné des individus – humains, si humains, pensait-il –, d'apprendre et de s'élever. Personne ne l'a autant déçu que nous, les hommes et les femmes connectés, pseudo-« augmentés », de fait seuls, faibles et pollués. La technologie n'est pas le maillon faible.

Aaron représente l'intelligence décapitée, un message sans équivoque à tous ceux qui auraient le malheur de vouloir s'affranchir de leur sort d'individu conditionné. Ci-gît Aaron Swartz. Ci-gît l'Internet. Ci-gît l'Amérique. Pour lui, tout – ses T-shirts, ses créations, ses démissions – était média, support. Message. Même sa mort. Pendu, il crie : « Voilà ce que vous avez fait de moi, jeune, doué, idéaliste. Désintéressé. Voilà ce qu'est devenue la première puissance au monde. » *Yes we can ?* L'Amérique massacre l'intelligence et tue ses enfants.

Jusqu'à la mort d'Aaron, j'ai résisté à la tentation de ne plus croire en rien ni personne. Internet a été l'eldorado de ma génération. J'y ai cru comme au Père Noël, à l'Amérique précisément. J'ai créé une start-up à New York à vingt-quatre ans en pleine bulle Internet, raconté aux mastodontes du CAC 40, du capitalisme à la papa, qu'ils

allaient se faire fossiliser sur place. Le monde serait bientôt débarrassé des rentes, de l'élite, du règne de l'homme blanc et vieux. L'intelligence des foules parachèverait celle des marchés. Avec Internet, outil de partage de la connaissance, l'humanité s'unirait et viserait son constant progrès. Il redistribuerait le pouvoir et forcerait la transparence. Ce cortex mondialisé parachèverait l'évolution en offrant à l'univers une conscience de lui-même. C'était l'enfance, un manège enchanté, l'Amérique avant la peur, les drones et Pokemon GO.

Le 11-Septembre a entaillé la trilogie publicitaire d'une grande nation libératrice des foules, d'une technologie émancipatrice des peuples et de nos progrès de supermarché. Depuis, intrigues et personnages de roman, ceux des autres et les miens, recyclent mes doutes. Je les invente ou les suis pour continuer de croire au réel.

Accroché au parapet, Aaron a écrit, chaque jour. Derrière lui, il a laissé des petits cailloux pour ne jamais se perdre. Ses idées me rassuraient, son combat me touchait. Quelqu'un, quelque part, pensait, travaillait pour nous, moutons de l'Internet. Un clic sur son blog et j'absorbais bons mots et trouvailles, récupérais un cerveau. Comme un précipité d'intelligence. Il m'a fallu du temps pour établir le lien : l'accès à la connaissance est au cœur des luttes, la formulation même de nos pensées la dernière des libertés. Politique, éducation, recherche... l'élite confisque nos outils. Aaron entendait les récupérer et les partager. Il était Albator, le capitaine des pirates. Un personnage irréel mais vrai. Une petite voix limpide et sans concession dans le vacarme.

Je ne l'ai jamais connu. Je comptais sur lui, je l'ai dans la peau. Il me plante là, devant mon écran Facebook. Reste l'Amérique, l'Internet, des illusions empi-

lées en mille-feuille. Il avait leur visage, était leur enfant.
Tout ce que j'ai aimé. Je compte l'écrire. C'est un projet
d'outre-tombe. Pour battre le temps, il n'y a que les
trous noirs.

Le pont d'Avignon - Novembre 2013

Dans les couloirs du Palais des papes privatisé pour la conférence, je ne connais personne. En Avignon, dix mois après la disparition d'Aaron, « le monde de la culture » – entreprises du CAC 40, studios de production et rédactions – se congratule aux frais de la princesse : cador de l'évasion fiscale, une banque arrose son petit monde et s'achète une tranquillité.

Gentillesse obligatoire et avenir radieux, ce rassemblement a des allures de Club Med. Je viens de publier un roman sur la collusion entre médias, finance et politique. Autour de moi, plus vrais que nature, mes personnages semblent s'échapper des pages. Je voulais me moquer, dénoncer leurs petits arrangements, l'autocensure. Je souris à leur fête.

Le dernier jour, j'embarque à l'arrière d'une voiture affrétée par l'organisation pour la gare. Je copie mes maîtres, néglige le chauffeur. Il m'indique vouloir prendre un petit détour pour récupérer un second client. J'obtempère, l'œil sur la montre :

– Bon, OK. Mais j'ai un train à prendre. Et dans ma vie, j'en ai déjà trop loupé.

Indifférent, il s'arrête au pied d'un hôtel particulier aux murs d'un bleu profond. Une lumière du Sud, char-

gée de soleil marocain, enveloppe la ville et ses orangers saisis dans les premiers frimas de l'automne. C'est bien mignon mais il n'y a personne à l'horizon.

– Votre client ne viendra pas. Allons-y !

La porte passager s'ouvre. Une énergie agacée s'engouffre avec le vent froid. Perdu dans un imperméable noir Marlboro cowboy, un homme grisonnant balance son sac devant lui, sur moi, en remplaçant ses lunettes dans une grimace :

– *This is ridiculous*, vitupère-t-il.

Il écrase mon ordinateur et la Thermos que je traîne partout pour me prémunir du vide. Dégageant ma besace, je riposte en anglais :

– Eh, oh, je suis là, moi !

– *Really ?* Ah..., la France ! Il hausse les épaules. J'attendais dans ma chambre. Personne ne m'a prévenu que vous étiez... là.

Factuel, il limite sa responsabilité. De toute évidence un Américain.

– D'ailleurs, j'étais dans mon bain !

– Formidable ! Et moi je vais louper, m..., j'assène en me retournant vers lui, encore plus énervée.

De son visage fermé à double tour, deux billes d'acier trempé rendues minuscules par des lunettes rondes d'intellectuel me transpercent. Je connais ce regard : je suis une tache sur son veston.

– Bon, OK, j'abandonne, me coupe-t-il. Je suis vraiment désolé pour votre train. On passe à autre chose ? Qu'est-ce que vous faisiez à cette conférence d'ailleurs ? poursuit-il. Quelle tristesse ! L'Europe, cette vieille endormie ! Emmenez-moi loin d'ici ! *Let's go*, ajoute-t-il au chauffeur qui s'exécute.

L'homme n'a jamais dû aimer le Club Med. Tant de colère me réjouit.

— Mais... pardon, qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

— Oh, j'enseigne le droit, à Harvard, enchaîne-t-il sans réfléchir.

— Harvard ! ne puis-je retenir dans un réflexe d'admiration méritocratique.

J'ai quitté Paris pour la province, doublé le nombre de mètres carrés et, avec, ma lassitude. Je croupis dans une ville figée dans son élégance, m'essayant à un nouveau masque qui me creuse un sillon en travers de la joue, une balafre de dépit : femme au foyer. Je rêve du grand large, de reprendre mes études. J'ai des désirs d'Amérique, le seul endroit où j'imagine encore, un temps très bref, avoir été libre. La mémoire est sélective.

— Je travaille sur la Constitution et la corruption, lâche-t-il.

— La corruption vous dites ?

— Oui, et avant cela, je me suis concentré sur les politiques publiques de l'Internet, déroule-t-il, professionnel. Et vous ?

— Euh moi, j'écris des histoires, de corruption justement...

— *Really ? Stories ?*

C'est la première fois que je l'intéresse.

— Ce n'est pas vraiment un métier, je sais...

— Non, non, il ne faut pas dire cela ! gronde-t-il.

— Pardon ?

— Je veux dire : vos histoires sont-elles en accès libre ? Vous êtes libre vous ? Parce que... Comment pouvez-vous imaginer une seule seconde que votre travail l'est ?

La banque sponsor de la conférence s'étale sur un panneau de quatre mètres par trois, le long de la voie rapide. On est toujours l'idiot utile de quelqu'un.

—Il n'y a plus de parole libre et on en crève, je maugrée.

—Peut-être. Mais vous auriez tort de renoncer. Vous allez faire quoi ? Regarder vos enfants vous quitter ? Attendre la mort ?

On dirait McEnroe à la volée. Cet homme va trop vite et le trajet aussi. Je tente un lob.

—Parce que vous avez mieux peut-être ?

Il se renfrogne. Sur le parking de la gare, hors du cocon de la voiture, il me serre la main, puis file au rythme de la Panzerdivision. Éberluée, je google : « Harvard », « Professeur », « Constitution », « Internet ». Wikipédia lui consacre un pavé. Je tombe à la renverse : je lis le professeur Lessig comme le messie depuis des années.

À New York, au début du siècle, Internet était un Far West et le mantra capitaliste fonctionnait à plein : l'intérêt général était la somme des intérêts privés, c'était juste une question de temps avant que la technologie et les milliards des investisseurs ne le révélassent. Bonne élève, je dévorais la presse de la *Net Economy*, découpais les meilleurs articles, les rangeais par thématique. À Battery Park chaque samedi après-midi, je dégustais la tribune hebdomadaire du professeur Lessig. Jeune avocat spécialiste de droit d'auteur, il était la caution morale de l'Internet. Son étoile du Berger. En pleine extase capitaliste, il s'acharnait dans le rôle du rabat-joie de service. Dès 1997, dans un article ravageur « Code is law », il avait vu Orwell s'immiscer entre les lignes de codes. Le professeur Lessig démontrait un à un les mythes ressuscités « nouveau monde »,

<i>Le code</i>	103
Jim	105
L'enfant indigo	110
Cowboy.	115
Big Tech Hero	125
Supertaster	130
<i>Rimbaud</i>	133
Code source	135
La salle des machines.	139
Pokemon GO	142
Cimetière	147
Cash is king.	153
<i>Sens et récompense</i>	161
L'enfant du 11-Septembre.	163
Tapis volant.	168
La leçon de Stanford	173
Les Muffins	176
Reddit Magic.	182
Descente	188
Sens et récompense	192

DEUXIÈME PARTIE

<i>La politique</i>	197
Son domaine	199
Chaos Computer Club	203
La gueule du loup	207
Carte mère et pièce maîtresse	212
Sainte alliance	215
Open Access Guerilla Manifesto	219
Rupture.	222

Plus grand que la vie	224
Dernier retour au MIT	230
Passages à l'acte.	235
<i>La chute</i>	241
L'arrestation	243
Karma Police.	251
Collision	254
L'interrogatoire	259
The United States of America <i>vs</i> Aaron Swartz	263
<i>Kafka</i>	269
Matricule TSK	271
La somme des nous	277
Le meilleur de soi-même	279
À fleur de bitume.	282
Chez Maman.	288
Occupy the Internet.	294
VICA	298
Le dernier souper	304
Chambre froide	309
Tendre adieu à un ami	316
<i>Les héritiers</i>	319
Compagnons de route	321
Emma	326
<i>Ce qu'ils sont devenus</i>	333
<i>Remerciements</i>	337